

www.3vaisseaux.fr
présente

PEUR DU LOUP ?

variation chaperonnesque

par Hervé LOTH

AVERTISSEMENT

---

[*] Sont considérés comme « amateurs » les groupements, troupes et compagnies ne rémunérant AUCUN professionnel à l'occasion des répétitions ou des représentations, ou adhérant à la F.N.C.T.A. (Fédération Nationale des Compagnies de Théâtre amateur et d'Animation).

Personnages (par ordre d'apparition) :

– LE JUGE
– Gilles Garnier, « LE LOUP »
– LE NARRATEUR
– Belle, le petit CHAPERON rouge
– LA MÈRE du petit chaperon rouge
– LA MÈRE-GRAND du petit chaperon rouge
– LE CHAT de la mère-grand du petit chaperon rouge
– MONSIEUR SEGUIN
– BLANQUETTE
– LE DOCTEUR
– TRIMALCHION
– NICEROS
– MÉLISSA
– GENEVIÈVE JAMBETTE

1er TABLEAU : INTROÏTUS

Noir - on entend un chœur de loups, qui hurlent à la lune... Le chant des loups est couvert par des roulements de tambours sinistres et des appels de trompettes... La lumière se fait. Au centre de la scène, un panneau indique « Il était une fois... ». Entrent le juge et le prisonnier. Ce dernier est sale, vêtu d'un manteau de fourrure râpé, et couvert de chaînes.

LE JUGE : Arrêt mémorable de la Cour du Parlement de Dole en Franche-Comté, du dix-huitième jour de janvier mille cinq cent septante trois, contre Gilles Garnier, Lyonnais, pour avoir sous forme de loup-garou dévoré plusieurs enfants et commis d'autres crimes. En la cause de messire Henry Camus, docteur es-droit, Conseiller du Roi notre Sire en sa cour souveraine du parlement à Dole, et son Procureur général en celle-ci, en charge et demandeur en la matière d'homicide commis sur la personne de plusieurs enfants, dévorement de la chair de ceux-ci sous forme de loup-garou, et autres crimes et délits, d'une part ; Et Gilles Garnier, natif de Lyon, détenu prisonnier en la conciergerie de ce lieu, défendeur, d'autre part ; Pour avoir, tôt après le jour de la fête de Saint-Michel, lui étant en forme de loup-garou, pris une jeune fille âgée d'environ dix ou douze ans en une vigne près du bois de la Serre, au lieu dit Les Gorges, vignoble de Châtenois, à un quart de lieue de la ville de Dole, et l'avoir alors tuée et occise tant avec ses mains semblant des pattes, qu'avec ses dents ; Et après l'avoir traînée avec les mains et les dents

jusques auprès du bois de la Serre, l'avoir dépouillée et avoir mangé de la chair de ses cuisses et de ses bras ;

Et non content de cela, en avoir apporté à Apolline sa femme en l'hermitage de Saint-Bonnot près d'Amange, où lui et sa femme avaient leur résidence.

De même, pour avoir, huit jours après la fête de Toussaint, étant semblablement en forme de loup, pris une autre fille au même lieu, près du pré de la Ruppe, qui est entre Authume et Châtenois, peu de temps avant midi, et l'avoir étranglée et meurtrie de cinq plaies avec ses mains et dents, avec l'intention de la manger, n'eut été la rescousse qui en fut faite par trois personnes, ainsi qu'il l'a lui-même reconnu et confessé plusieurs fois.

De même, pour avoir, environ quinze jours après la fête de Toussaint, étant comme précédemment en forme de loup, pris un autre enfant, mâle, de l'âge d'environ dix ans, à près d'une lieue de Dole, entre Gredisans et Menotey, en une vigne sise au vignoble de Gredisans, et après l'avoir étranglé et occis comme les précédents, et après en avoir mangé de la chair des cuisses, des jambes et du ventre, avoir démembré une jambe du corps de l'enfant.

Et pour avoir, le Vendredi avant le jour de la fête de la Saint Barthélemy, pris un jeune garçon de l'âge de douze à treize ans, qui était sous un gros poirier près du bois du village de Perrouse, dans le canton de Cromary, l'avoir emporté et traîné dans ledit bois, où il l'étrangla comme les autres enfants ci-dessus mentionnés, avec l'intention d'en manger. Ce qu'il eut fait n'eut été qu'il vint bientôt des gens pour

secourir l'enfant, mais celui-ci était déjà mort. Il est à noter que le défendeur était alors en forme d'homme et non de loup. En laquelle forme il eut certainement mangé de la chair du garçon, si du secours n'était intervenu, et nonobstant le fait que cela se passait un Vendredi, ainsi qu'il l'a confessé de manière répétée.

LE PRISONNIER *(se levant brusquement)* : Je n'aime pas le poisson !

Le prisonnier se rassied. Il remarque alors, au pied du panneau, une petite scie... A-t-elle été laissée là par un ouvrier ? Qu'importe ! Il la prend discrètement et entreprend de scier ses chaînes.

LE JUGE : Au vu du procès criminel du Procureur général, ainsi que des réponses et confessions réitérées et spontanément faites par le défendeur, la Cour condamne ce dernier à être ce jourd'hui conduit et traîné à l'envers sur des fagots de bois par le maître exécuteur de Haute Justice, depuis ladite conciergerie jusque sur le tertre de ce lieu : et là, à être brûlé vif, et son corps réduit en cendres. Ladite Cour le condamne en outre au dépens et frais de justice. Donné et prononcé judiciairement audit Dole en ladite Cour, le dix huitième jour du mois de Janvier, l'An mille cinq cent septante trois.

Le prisonnier se libère et s'enfuit... en passant près du panneau, il arrache l'affiche « Il était une fois... ». Au dessous, une deuxième affiche dit : « Mais le loup leur échappa ! ». NOIR.

2e TABLEAU : BELLE

NARRATEUR : Il était une fois une jeune fille de village, la plus jolie qu'on eût su voir. Il faut dire qu'elle ne manquait pas de mérite : elle avait beaucoup de lecture et une mémoire si prodigieuse que rien ne lui était échappé de tout ce qu'elle avait lu. Elle s'était heureusement appliquée à la philosophie, à la médecine, à l'histoire et aux beaux-arts ; et elle faisait des vers mieux que les poètes les plus célèbres de son temps. Outre cela, elle était pourvu d'une beauté excellente, et une vertu très solide couronnait toutes ces belles qualités. Le bébé était si beau à la naissance, que ses parents lui avaient donné le prénom de Belle. Mais si sa mère en était folle, sa mère-grand en était plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit chaperon rouge, qui lui seyait si bien, que partout on l'appelait « le petit chaperon rouge ». Un jour, le petit chaperon rouge dit à sa mère :

LE CHAPERON : Ma mère, j'ai une grâce à vous demander ; je vous supplie très humblement de me l'accorder.

LA MÈRE : Je ne vous la refuserai pas, pourvu qu'elle soit juste et raisonnable.

LE CHAPERON : Pour juste, elle ne peut l'être davantage. On m'a dit que ma mère-grand était malade. Vous avez cuit aujourd'hui, et fait des galettes. J'aimerai aller voir comment elle se porte et je lui apporterai une galette et un petit pot de beurre.

LA MÈRE : Votre intention est fort louable, ma fille ; mais ta mère-grand demeure dans un village de l'autre côté

de la forêt. Cette forêt a déjà causé la perte de nombreuses jeunes filles, et affligé bien des mères. Je ne souhaite pas à mon tour perdre une fille qui m'est chère, et d'une manière si funeste. Non, non, quoi que vous puissiez me dire pour me convaincre, n'espérez pas que je consente.

LE CHAPERON : Encore une fois, ma mère, accordez-moi la grâce que je vous demande. Qu'importe le danger que je cours, il ne saurait m'épouvanter.

LA MÈRE : Votre opiniâtreté excite ma colère. Pourquoi vouloir vous-même courir à votre perte ? Qui ne prévoit pas la fin d'une entreprise dangereuse n'en saurait sortir heureusement. Je crains qu'il ne vous arrive ce qui arriva à cet agneau…

LE CHAPERON : Quel malheur arriva-t-il à cet agneau ?

LA MÈRE : Je vais vous le dire. Écoutez-moi.

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
« Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité.
– Sire, répond l'agneau, que Votre Majesté
Ne se mette pas en colère ;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'Elle ;
Et que par conséquent, en aucune façon,

Je ne puis troubler sa boisson.
– Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
– Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?
Reprit l'agneau ; je tette encor ma mère.
– Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
– Je n'en ai point. - C'est donc quelqu'un des tiens :
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge. »
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte et puis le mange,
Sans autre forme de procès.
Ma fille, en traversant cette forêt, vous pourriez bien être traitée de la même manière que cet agneau.

LE CHAPERON : Ma mère, de grâce, et ne trouvez point mauvais que je persiste à vouloir rendre visite à ma mère-grand. L'histoire de cet agneau ne saurait m'ébranler. Je pourrais vous en raconter beaucoup d'autres qui vous persuaderaient que vous ne devez pas vous opposer à mon dessein. Je sais maintenant le danger que je cours, et il ne saurait m'épouvanter.

NARRATEUR : Enfin, la mère, poussée à bout par la fermeté de sa fille, se rendit à ses vues et l'autorisa à visiter sa mère-grand, de l'autre côté de la forêt. Aussitôt dit, aussitôt fait : le petit chaperon rouge prit un panier, y déposa une galette, un petit pot de beurre et une bouteille de lait, revêtit son plus beau manteau et prit la route.

LE CHAPERON *(chantonnant)* : Prom'nons-nous dans les bois
Pendant que le loup n'y est pas

Si le loup y était
Il nous mangerait
Comme il n'y est pas
Il n'nous mangera pas
Loup y es-tu ? Entends-tu ? Que fais-tu ?

LE LOUP *(qui n'est autre que le prisonnier)* : Me voilà, me voilà… Bonjour petit chaperon rouge.

LE CHAPERON : Bonjour, Monsieur Le Loup.

LE LOUP : Tu sais donc qui je suis ?

LE CHAPERON : Vous avez lu Buffon ?

LE LOUP : Buffon ?

LE CHAPERON : Buffon.

LE LOUP : Buffon…

LE CHAPERON : Buffon !

LE LOUP : Ah ! Buffon ! Oui.

LE CHAPERON : Vous avez lu Buffon ???

LE LOUP : Enfin… euh… je l'ai parcouru…

LE CHAPERON : Félicitations ! Moi aussi, j'ai lu Buffon. Et c'est pourquoi je sais que vous êtes un loup. *(récitant)* « Il n'y a rien de bon dans cet animal que sa peau ; on en fait des fourrures grossières, qui sont chaudes et durables. Sa chair est si mauvaise qu'elle répugne à tous les animaux, et il n'y a que le loup qui mange volontiers du loup. Il exhale une odeur infecte par la gueule : comme, pour assouvir sa faim, il avale indistinctement tout ce qu'il trouve, des chairs corrompues, des os, du poil, des peaux à demi-tannées et encore toutes couvertes de chaux, il vomit

fréquemment, et se vide encore plus souvent qu’il ne se remplit. Enfin, désagréable en tout, la mine basse, l’aspect sauvage, la voix effrayante, l’odeur insupportable, le naturel pervers, les mœurs féroces, il est odieux, nuisible de son vivant, inutile après sa mort. » Voilà : ça c’est Buffon.

LE LOUP : Charmant… *(tirant un cochon de lait de sous son manteau)* Je m’étais préparé trois petits cochons pour le souper, hier au soir, et il m’en reste un… Tu en veux un morceau ?

LE CHAPERON : Non merci, Monsieur Le Loup. Je suis un peu pressée.

LE LOUP : Où vas-tu donc si tôt ?

LE CHAPERON : Je vais voir ma mère-grand, et lui porter une galette avec un petit pot de beurre que ma mère lui envoie.

LE LOUP : Demeure-t-elle bien loin ?

LE CHAPERON : Oh ! Oui ! C’est par delà le moulin que vous voyez tout là-bas, là-bas, à la première maison du village.

LE LOUP *(à part)* : Voilà un mets bien jeune et bien tendre, un vrai régal ! Il sera encore bien meilleur que la vieille. Il faut que je m’y prenne adroitement pour les attraper toutes les deux ! *(au Chaperon)* Me permettras-tu de t’accompagner un petit bout de chemin ?

LE CHAPERON : Bien sûr !

Elle repart.

LE LOUP : Hé ! Attends un peu ! Chaperon rouge, vois ces belles fleurs autour de nous. Pourquoi ne les regardes-tu pas ? J'ai l'impression que tu n'écoutes même pas comme les oiseaux chantent joliment. Tu marches droit devant, alors que tout est si beau, ici, dans la forêt !

LE CHAPERON : Oh ! c'est vrai… Et si j'apportais à ma mère-grand un beau bouquet de fleurs, ça lui ferait bien plaisir. Il est encore si tôt que j'arriverai bien à l'heure.

LE LOUP : Tu n'as qu'à prendre ce chemin-ci : tu verras, il y a des noisettes, des papillons et plein de fleurs multicolores !

LE CHAPERON : Merci, Monsieur Le Loup.

LE LOUP : Pas de quoi. Et appelle-moi Gilles.

NARRATEUR : Et le petit chaperon rouge quitta le chemin, pénétra dans le bois et cueillit des fleurs. Et, chaque fois qu'elle en avait cueilli une, elle se disait :

LE CHAPERON : Plus loin, j'en vois une plus belle !

NARRATEUR : Et elle y allait et s'enfonçait toujours plus profondément dans la forêt. Le loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui était le plus court, et il ne fut pas longtemps à arriver à la maison de la mère-grand. Il heurte.

LE LOUP : Toc toc !

MÈRE-GRAND : Qui est là ?

LE LOUP : C'est votre fille… *(contrefaisant sa voix)* C'est votre fille, le Petit Chaperon Rouge qui vous apporte

une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie.

MÈRE-GRAND *(au lit avec son chat)* : Je suis dans mon lit car je me trouve un peu mal. Tire la chevillette, et la bobinette cherra.

LE LOUP : Bonjour, mère-grand.

LE CHAT : Oh oh ! J'ai cru voir un gros loup noir… Mais oui ! Mais oui ! J'ai bien vu un gros loup noir !

MÈRE-GRAND : Oh ! Mon Dieu ! Au secours !

LE LOUP : Allons, allons, la vieille… Pas d'histoires, et tout se passera bien… Inutile de crier au loup, le loup est déjà dans la bergerie. Et j'ai une faim de loup ! Et justement, la faim fait sortir le loup du bois… Alors je vais m'approcher de vous à pas de loup, et…

MÈRE-GRAND : Ne comptez pas sur moi pour me jeter dans la gueule du loup ! Oh ! je vous connais comme le loup blanc ! Vous êtes un de ces jeunes loups qui hurlent avec les loups…

LE LOUP : Est-ce ma faute si les loups ne se mangent pas entre eux ! Trêve de plaisanterie, la vieille. Je ne vais pas attendre le soir, qu'on soit entre chien et loup.

MÈRE-GRAND : On a bien raison de dire qu'octobre au coin du feu fait venir le loup… Me voilà en bien mauvaise posture : je tiens le loup par les deux oreilles ! Oh ! Voir le loup, à mon âge !

LE LOUP : Que voulez-vous : quand on parle du loup… on en voit la queue !

Il lui saute dessus. NOIR.

3e TABLEAU : REMETTRE AU LENDEMAIN…

NARRATEUR : Alors le loup découpa la mère-grand *(bruit de tronçonneuse)* et mit les morceaux dans le garde-manger. Et il récupéra aussi son sang, qu'il mit dans une bouteille, au frais dans l'évier. Puis, il fit un peu de rangement et se rafraîchit le museau. Ensuite il ferma la porte et s'alla coucher dans le lit de la mère-grand, en attendant le petit chaperon rouge, qui quelque temps après, vint heurter à la porte.

LE CHAPERON : Toc toc !

LE LOUP : Qui est là ?

NARRATEUR : Le petit chaperon rouge, qui entendit la grosse voix du loup, eut peur d'abord, mais croyant que sa mère-grand était enrhumée, répondit :

LE CHAPERON : C'est votre fille le petit chaperon rouge, qui vous apporte une galette, un petit pot de beurre et une bouteille de lait que ma mère vous envoie.

LE LOUP *(adoucissant un peu sa voix)* : Tire la chevillette, et la bobinette cherra. Entre, ma petite, entre ! Mets ton panier dans le garde-manger. Et prends-y donc un morceau de viande, et la bouteille de vin qui est au frais dans l'évier. Tu dois avoir faim et soif, après avoir si longtemps marché. Installe-toi, ma petite, mange, bois tout ton soûl.

LE CHAT *(au chaperon qui prépare le fricot)* : Fricon, Fricasse, tu cuisines le sang de ta grandasse ! Fricasse, Fricon, tu lui cuisines les tétons !

LE LOUP *(qui attrape le chat)* : Eh, Raminagrobis ! Si tu ne veux pas finir dans la gueule du loup, va donc faire

joujou avec tes souris.

Exit le chat par la voie des airs.

LE CHAPERON *(la poêle à la main)* : C’est prêt !

LE LOUP : Sers-nous et viens t’asseoir près de moi, ma petite.

Elle s’assied au bord du lit ; ils mangent en « silence », le loup mastiquant bruyamment.

LE LOUP *(tendant son assiette vide)* : C’était bien bon !

LE CHAPERON : Il ne fait pas bien chaud, chez vous, Mère-Grand… Voulez-vous que je fasse du feu ?

LE LOUP : Je connais certain moyen de se réchauffer, ma petite. Déshabille-toi, et viens te coucher près de moi.

LE CHAPERON : Où puis-je poser mon manteau, Mère-Grand ?

LE LOUP : Jette-le par la fenêtre, tu n’en as plus besoin.

Elle jette le manteau sur scène et sort en coulisses.

LE CHAPERON (des coulisses) : Et ma jupette ?

LE LOUP : Tu la jettes !

LE CHAPERON : Et mes guêtres ?

LE LOUP : Par la fenêtre !

LE CHAPERON : Et mon corsage ?

LE LOUP : Hop ! Dans le paysage ! Viens t’allonger, maintenant.

Elle revient, vêtue d’une nuisette de soie rouge.

LE CHAPERON *(se blottissant)* : Ma Mère-Grand, comme vous êtes poilue !

LE LOUP : C'est le grand âge, mon enfant, le grand âge…

LE CHAPERON : Ma mère-grand que vous avez de fortes épaules !

LE LOUP : C'est pour mieux porter mes fagots, mon enfant.

LE CHAPERON : Ma mère-grand que vous avez de grands bras !

LE LOUP : C'est pour mieux t'embrasser, mon enfant.

LE CHAPERON : Ma mère-grand que vous avez de grandes oreilles !

LE LOUP : C'est pour mieux t'écouter, mon enfant.

LE CHAPERON : Ma mère-grand que vous avez de grands yeux !

LE LOUP : C'est pour mieux te voir, mon enfant.

LE CHAPERON : Ma mère-grand que vous avez de grandes dents !

LE LOUP : C'est pour mieux te manger, mon enfant !

NARRATEUR : Et en disant ces mots, le méchant loup se jeta sur le petit chaperon rouge, et la mangea.

LE CHAPERON : Hein ?

LE LOUP : Non, ça n'est pas possible…

LE CHAPERON : S'il la mange maintenant, le spectacle est fini…

LE LOUP : Juste au moment où ça commençait à devenir intéressant…

LA MÈRE-GRAND *(qui passe la tête)* : Et vu le prix du billet d’entrée, les spectateurs vont râler !

NARRATEUR : Bon, moi je veux bien, mais qu’est-ce qu’on fait alors ?

LE LOUP : Ben… je sais pas…

LE CHAPERON : Je crois que j’ai une idée…

Ils se concertent - façon mêlée de rugby - avec force chuchotements, gloussements et autres.

LE LOUP : Excellent ! On reprend un peu en arrière. Mesdames et Messieurs, nous nous excusons pour cette interruption momentanée du spectacle. Notre programme peut maintenant reprendre son cours normal. Merci de votre compréhension.

NOIR. LUMIÈRE. Le Loup et Le Chaperon sont de nouveau dans le lit.

LE CHAPERON *(se blottissant)* : Ma Mère-Grand, comme vous êtes poilue !

LE LOUP : C’est le grand âge, mon enfant, toujours le grand âge…

LE CHAPERON : Ma mère-grand que vous avez de fortes épaules !

LE LOUP : C’est pour mieux porter mes fagots, mon enfant.

LE CHAPERON : Ma mère-grand que vous avez de grands bras !

LE LOUP : C’est pour mieux t’embrasser, mon enfant.

LE CHAPERON : Ma mère-grand que vous avez de grands yeux !

LE LOUP : C'est pour mieux te voir, mon enfant.

LE CHAPERON : Ma mère-grand que vous avez de grandes dents !

LE LOUP : C'est pour mieux te manger, mon enfant !

NARRATEUR : Et en disant ces mots, le méchant loup se jeta sur le petit chaperon rouge, mais il n'eut pas le temps de la manger...

LE CHAPERON *(vivement)* : Ma mère-grand que vous avez de grandes oreilles !

LE LOUP *(décontenancé)* : Euh… C'est pour mieux t'écouter, mon enfant ?…

LE CHAPERON *(sortant du lit et remettant son manteau)* : Oh oui ! Mère-Grand ! Laissez-moi vous raconter une histoire ! J'en sais de très belles, qui raviront vos oreilles.

LE LOUP : Euh… Oui, bon, d'accord, mais vite alors, parce que j'ai les crocs, moi !

NARRATEUR : Alors le Chaperon dit à Messire Loup d'écouter et elle commença de la sorte :

LE CHAPERON *(récitant)* :

Le loup vient et s'assied, les deux jambes dressées,
Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées.
Il est jugé perdu, puisqu'il était surpris,
Sa retraite coupée et tous ses chemins pris ;
Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,
Du chien le plus hardi la gorge pantelante,
Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,
Malgré nos coups de feu qui traversaient sa chair
Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,

Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.
Le loup le quitte alors et puis il nous regarde.
Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang ;
Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
Tout en léchant le sang répandu sur la bouche,
Et, sans daigner savoir comment il a péri,
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

LE LOUP : Est-ce cela que tu appelles une belle histoire ? Cela ressemble étrangement à l'assassinat cruel d'un de mes congénères. Allez, hop ! À la casserole !

LE CHAPERON : Non ! Donnez-moi une chance de me rattraper…

LE LOUP : Et que vas-tu me raconter ? Une de ces belles et bonnes histoires d'Ysengrin le loup crétin, qui passe sa vie à se faire berner, tromper, cocufier et battre comme plâtre par son compère Renart le fourbe ? Autant te prévenir : cela me mettrait de fort méchante humeur !

LE CHAPERON : Que non point ! Je connais moult contes où les loups ont la part belle… Écoutez plutôt ceci : M. Seguin n'avait jamais eu de bonheur avec ses chèvres. Il les perdait toutes de la même façon : un beau matin, elles cassaient leur corde, s'en allaient dans la montagne, et là-haut le loup les mangeait. Ni les caresses de leur maître, ni la peur du loup, rien ne les retenait. C'était, paraît-il, des chèvres

indépendantes, voulant à tout prix le grand air et la liberté. Le brave M. Seguin, qui ne comprenait rien au caractère de ses bêtes, était consterné. Il disait :

M. SEGUIN : C’est fini ; les chèvres s’ennuient chez moi, je n’en garderai pas une. Cependant, il ne se découragea pas, et, après avoir perdu six chèvres de la même manière, il en acheta une septième ; seulement, cette fois, il eut soin de la prendre toute jeune, pour qu’elle s’habituât à demeurer chez lui. Ah ! qu’elle était jolie la petite chèvre de M. Seguin ! qu’elle était jolie avec ses yeux doux, sa barbiche de sous-officier, ses sabots noirs et luisants, ses cornes zébrées et ses longs poils blancs qui lui faisaient une houppelande ! Et puis, docile, caressante, se laissant traire sans bouger, sans mettre son pied dans l’écuelle. Un amour de petite chèvre...

BLANQUETTE : Mêêêêêêhêhêhêhê…

M. SEGUIN : M. Seguin avait derrière sa maison un clos entouré d’aubépines. C’est là qu’il mit la nouvelle pensionnaire. Il l’attacha à un pieu, au plus bel endroit du pré, en ayant soin de lui laisser beaucoup de corde, et de temps en temps, il venait voir si elle était bien. La chèvre se trouvait très heureuse et broutait l’herbe de si bon cœur que M. Seguin était ravi. Enfin, pensait le pauvre homme, en voilà une qui ne s’ennuiera pas chez moi !

BLANQUETTE : M. Seguin se trompait, sa chèvre s’ennuya. Un jour, elle se dit en regardant la montagne : Comme on doit êêêêêêtre bien là-haut ! Quel plaisir de gambadeeeeer dans la bruyèèèèère, sans cette

maudite longe qui vous éééééécorche le cou !... C'est bon pour l'âne ou pour le bœuf de brouteeeeer dans un clos !... Les chèèèèèèvres, il leur faut du large.

M. SEGUIN : À partir de ce moment, l'herbe du clos lui parut fade. L'ennui lui vint. Elle maigrit, son lait se fit rare. C'était pitié de la voir tirer tout le jour sur sa longe, la tête tournée du côté de la montagne, la narine ouverte, en faisant

BLANQUETTE : Mê. !...

M. SEGUIN : tristement. M. Seguin s'apercevait bien que sa chèvre avait quelque chose, mais il ne savait pas ce que c'était... Un matin, comme il achevait de la traire, la chèvre se retourna et lui dit dans son patois :

BLANQUETTE : Ééééécoutez, Monsieur Seguin, je me languis chez vous, laisseeeeez-moi alleeeeer dans la montagne.

M. SEGUIN : Ah ! mon Dieu !... Elle aussi ! Et du coup il laissa tomber son écuelle ; puis, s'asseyant dans l'herbe à côté de sa chèvre : Comment, Blanquette, tu veux me quitter !

BLANQUETTE : Ouiiiii, Monsieur Seguin.

M. SEGUIN : Est-ce que l'herbe te manque ici ?

BLANQUETTE : Oh ! nooooon ! Monsieur Seguin.

M. SEGUIN : Tu es peut-être attachée de trop court, veux-tu que j'allonge la corde ?

BLANQUETTE : Ce n'est pas la peeeeeine, Monsieur Seguin.

M. SEGUIN : Alors, qu'est-ce qu'il te faut ? qu'est-ce que tu veux ?

BLANQUETTE : Je veux alleeeeer dans la montagne, Monsieur Seguin.

M. SEGUIN : Mais, malheureuse, tu ne sais pas qu'il y a le loup dans la montagne... Que feras-tu quand il viendra ?...

BLANQUETTE : Je lui donneraaaaai des coups de cornes, Monsieur Seguin.

LE LOUP : Allons bon ! Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire ??!!

LE CHAPERON : Me laisserez-vous continuer ?

LE LOUP : Groumpf…

M. SEGUIN : Le loup se moque bien de tes cornes. Il m'a mangé des biques autrement encornées que toi... Tu sais bien, la pauvre vieille Renaude qui était ici l'an dernier ? une maîtresse chèvre, forte et méchante comme un bouc. Elle s'est battue avec le loup toute la nuit... puis, le matin, le loup l'a mangée.

BLANQUETTE : Pécaïre ! Pauvre Renaude !... Ça ne faaaaait rien, Monsieur Seguin, laisseeeeez-moi aller dans la montagne.

M. SEGUIN : Bonté divine !... mais qu'est-ce qu'on leur fait donc à mes chèvres ? Encore une que le loup va me manger... Eh bien, non... je te sauverai malgré toi, coquine ! et de peur que tu ne rompes ta corde, je vais t'enfermer dans l'étable et tu y resteras toujours. Là-dessus, M. Seguin emporta la chèvre dans une étable toute noire, dont il ferma la porte à double tour.

BLANQUETTE : Malheureusement, il avait oublié la fenêtre et à peine eut-il le dos tourné, que la petite s'en alla... Quand la chèvre blanche arriva dans la montagne, ce fut un ravissement général. Jamais les vieux sapins n'avaient rien vu d'aussi joli. On la reçut comme une petite reine. Les châtaigniers se baissaient jusqu'à terre pour la caresser du bout de leurs branches. Les genêts d'or s'ouvraient sur son passage, et sentaient bon tant qu'ils pouvaient. Toute la montagne lui fit fête.

NARRATEUR : Pensez si notre chèvre était heureuse ! Plus de corde, plus de pieu... rien qui l'empêchât de gambader, de brouter à sa guise... C'est là qu'il y en avait de l'herbe ! jusque par-dessus les cornes !... Et quelle herbe ! Savoureuse, fine, dentelée, faite de mille plantes... C'était bien autre chose que le gazon du clos. Et les fleurs donc !... De grandes campanules bleues, des digitales de pourpre à longs calices, toute une forêt de fleurs sauvages débordant de sucs capiteux !... La chèvre blanche, à moitié soûle, se vautrait là-dedans les jambes en l'air et roulait le long des talus, pêle-mêle avec les feuilles tombées et les châtaignes... Puis, tout à coup elle se redressait d'un bond sur ses pattes. Hop ! la voilà partie, la tête en avant, à travers les maquis et les buissières, tantôt sur un pic, tantôt au fond d'un ravin, là haut, en bas, partout... On aurait dit qu'il y avait dix chèvres de M. Seguin dans la montagne. C'est qu'elle n'avait peur de rien la Blanquette. Elle franchissait d'un saut de grands torrents qui l'éclaboussaient au passage de poussière humide et d'écume. Alors, toute

ruisselante, elle allait s'étendre sur quelque roche plate et se faisait sécher par le soleil... Une fois, s'avançant au bord d'un plateau, une fleur de cytise aux dents, elle aperçut en bas, tout en bas dans la plaine, la maison de M. Seguin avec le clos derrière. Cela la fit rire aux larmes.

BLANQUETTE : Que c'eeeeest petit ! comment aaaaai-je pu tenir là dedans ?

NARRATEUR : Pauvrette ! de se voir si haut perchée, elle se croyait au moins aussi grande que le monde... En somme, ce fut une bonne journée pour la chèvre de M. Seguin. *(Blanquette va dans le public.)* Vers le milieu du jour, en courant de droite et de gauche, elle tomba dans une troupe de chamois en train de croquer une lambrusque à belles dents. Notre petite coureuse en robe blanche fit sensation. On lui donna la meilleure place à la lambrusque, et tous ces messieurs furent très galants... Il paraît même, - ceci doit rester entre nous - qu'un jeune chamois à pelage noir, eut la bonne fortune de plaire à Blanquette. *(Elle s'installe un court instant sur les genoux d'un spectateur.)* Les deux amoureux s'égarèrent parmi le bois une heure ou deux, et si vous voulez savoir ce qu'ils se dirent, allez le demander aux sources bavardes qui courent invisibles dans la mousse. *(Elle revient sur scène.)* Tout à coup le vent fraîchit. La montagne devint violette ; c'était le soir.

BLANQUETTE : Dééééjà !

NARRATEUR : En bas, les champs étaient noyés de brume. Le clos de M. Seguin disparaissait dans le brouillard,

et de la maisonnette on ne voyait plus que le toit avec un peu de fumée. Elle écouta les clochettes d'un troupeau qu'on ramenait, et se sentit l'âme toute triste... Un gerfaut, qui rentrait, la frôla de ses ailes en passant. Elle tressaillit... Puis ce fut un hurlement dans la montagne :

LE LOUP *(comme pour appeler quelqu'un)* : Hou ! hou !

NARRATEUR : Elle pensa au loup ; de tout le jour la folle n'y avait pas pensé...

BLANQUETTE : Au même moment une trompe sonna bien loin dans la vallée. C'était ce bon M. Seguin qui tentait un dernier effort.

LE LOUP : Hou ! hou !... faisait le loup.

NARRATEUR : Reviens ! reviens !... criait la trompe.

BLANQUETTE : Blanquette eut envie de revenir ; mais en se rappelant le pieu, la corde, la haie du clos, elle pensa que maintenant elle ne pouvait plus se faire à cette vie, et qu'il valait mieux rester. La trompe ne sonnait plus...

NARRATEUR : La chèvre entendit derrière elle un bruit de feuilles. Elle se retourna et vit dans l'ombre deux oreilles courtes, toutes droites, avec deux yeux qui reluisaient...

LE LOUP : C'était le loup.

NARRATEUR : Énorme, immobile, assis sur son train de derrière, il était là regardant la petite chèvre blanche et la dégustant par avance. Comme il savait bien qu'il la mangerait, le loup ne se pressait pas ; seulement, quand elle se retourna, il se mit à rire méchamment.

LE LOUP : Ah ! ah ! la petite chèvre de M. Seguin !

NARRATEUR : Et il passa sa grosse langue rouge sur ses babines d'amadou. Blanquette se sentit perdue... Un moment, en se rappelant l'histoire de la vieille Renaude, qui s'était battue toute la nuit pour être mangée le matin, elle se dit qu'il vaudrait peut-être mieux se laisser manger tout de suite ; puis, s'étant ravisée, elle tomba en garde, la tête basse et la corne en avant, comme une brave chèvre de M. Seguin qu'elle était... Non pas qu'elle eût l'espoir de tuer le loup, les chèvres ne tuent pas le loup, - mais seulement pour voir si elle pourrait tenir aussi longtemps que la Renaude... Alors le monstre s'avança, et les petites cornes entrèrent en danse. Ah ! la brave chevrette, comme elle y allait de bon cœur ! Plus de dix fois, je ne mens pas, elle força le loup à reculer pour reprendre haleine. Pendant ces trêves d'une minute, la gourmande cueillait en hâte encore un brin de sa chère herbe ; puis elle retournait au combat, la bouche pleine... Cela dura toute la nuit. De temps en temps la chèvre de M. Seguin regardait les étoiles danser dans le ciel clair et elle se disait :

BLANQUETTE : Oh ! pourvu que je tieeeeenne jusqu'à l'aube...

NARRATEUR : L'une après l'autre, les étoiles s'éteignirent.

BLANQUETTE : Blanquette redoubla de coups de cornes,

LE LOUP : le loup redoubla de coups de dents...

NARRATEUR : Une lueur pâle parut dans l'horizon... Le chant du coq enroué monta d'une métairie.

BLANQUETTE : Enfiiiiin !

NARRATEUR : La pauvre bête, qui n'attendait plus que le jour pour mourir, s'allongea par terre dans sa belle fourrure blanche toute tachée de sang...

LE CHAPERON : Alors le loup se jeta sur la petite chèvre et la mangea. Mon histoire vous a-t-elle plu, Monsieur Le Loup ?

LE LOUP : Force est de reconnaître que tes contes sont ravissants. Mais ne crois pas que c'est en me narrant tes fables que tu sauveras ta peau. Tu ne fais que retarder l'instant fatal, voilà tout. D'autant que les histoires des hommes sur les loups finissent en général fort mal pour ces derniers, ce qui a pour effet de me fâcher, et je ne crois pas que tu aies intérêt à me mettre en colère.

LE CHAPERON : Si vous me le permettez, je vous en conterai bien d'autres où les vôtres ont le beau rôle. Mais le jour tombe. Si je ne rentre pas chez ma mère, on me cherchera.

LE LOUP : Me prendrais-tu pour plus bête que je ne suis ?

LE CHAPERON : Je vous fais promesse de revenir demain.

LE LOUP : Accompagnée d'une demi-douzaine de chasseurs !

LE CHAPERON : Nullement ! Faites-moi confiance, Monsieur Le Loup, vous ne le regretterez pas.

LE LOUP : Groumpf… C'est bien vrai que je suis bête, puisque je te laisse partir.

LE CHAPERON : Chic ! Merci, Monsieur Le Loup !

LE LOUP : Oui, oui, c’est bien… Allez file ! Mais n’oublie pas : je t’attends demain ! Et cette fois, tu n’y couperas pas !

NARRATEUR : Et le Petit Chaperon Rouge s’en revint à la maison de sa mère, laquelle l’attendait avec impatience.

LA MÈRE : Tout de même ! Tu fus bien longue ! Comment se porte ta Mère-Grand ?

LE CHAPERON : À vous dire vrai, ma mère, pas très bien.

LA MÈRE : Qu’a-t-elle donc ?

LE CHAPERON : Sa digestion est difficile, semble-t-il. Me permettrez-vous de la visiter de nouveau demain ?

LA MÈRE : Sans doute, puisque c’est ton désir et que, lorsque tu n’obtiens pas ce que tu veux, tu es d’une humeur de dogue…

LE CHAPERON : De dogue ? de dogue… Ne me racontiez-vous pas, lorsque j’étais petite, une fable à propos d’un dogue et d’un loup ?

LA MÈRE : Si fait !

Un loup n’avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s’était fourvoyé par mégarde.
L’attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l’eût fait volontiers ;
Mais il fallait livrer bataille,
Et la mâtin était de taille
À se défendre hardiment.
Le loup donc, l’aborde humblement,

Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu’il admire.
« Il ne tiendra qu’à vous, beau sire,
D’être aussi gras que moi, lui répartit le chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères, et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoi ? rien d’assuré ; point de franche lippée ;
Tout à la pointe de l’épée.
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.»
Le loup reprit : « Que me faudra-t-il faire ?
– Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens
Portant bâtons et mendiants ;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire :
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons :
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse. »
Le loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse
Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé.
«Qu’est-celà?luidit-il.-Rien.-Quoi?Rien?-Peudechose.
Mais encor ? - Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
– Attaché ? dit le loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? - Pas toujours ; mais qu’importe ?
– Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »
Cela dit, maître loup s’enfuit, et court encor.

LE CHAPERON : Oui ! Il me plaît bien ce poème ! Vite, je vais l'aller noter avant que de l'oublier.

Elle sort.

LA MÈRE : Cette petite me surprendra toujours…

4e TABLEAU : PERSEVERARE DIABOLICUM

NARRATEUR : Une nuit passa. Un nouveau jour parut. Le Chaperon tint parole et revint au logis de Mère-Grand dès le lendemain midi.

LE CHAPERON : Toc Toc !

LE LOUP : Qui est-ce ?

LE CHAPERON *(prenant une grosse voix)* : Office National de la Chasse ! Rendez-vous, Le Loup, vous êtes cerné !

LE LOUP : C'est malin ! Tire la chevillette, et la bobinette blablabla, tu connais la suite… Bien ? As-tu quelque histoire nouvelle à me conter, ou dois-je considérer que tu me serviras de dessert ?

NARRATEUR : Aussi lui dit-elle l'histoire du loup et du chien.

LE LOUP : Ah ! Il est bien vrai que pour nous autres, la liberté n'a pas de prix ! Il y a peu encore, on souhaitait me mettre en cage, avant que de m'occire…

LE CHAPERON : Vraiment ? Mais cette liberté, vous la payez bien cher, n'est-il pas ? Car je suppose que, comme le loup de cette fable, vous n'êtes abonné ni au cochon de lait, ni à la grasse géline ? Et que mangez-vous donc d'ordinaire ?

LE LOUP : L'un des tiens a écrit un poème sur notre

pitance… Mais je doute que tu te régales à l’entendre…

LE CHAPERON : Oh si, Monsieur Le Loup, je vous en prie, dites-le moi !

LE LOUP : Parmi l’obscur champ de bataille
Rôdant sans bruit sous le ciel noir
Les loups obliques font ripaille
Et c’est plaisir que de les voir,
Agiles, les yeux verts, aux pattes
Souples sur les cadavres mous,
- Gueules vastes et têtes plates -
Joyeux, hérisser leurs poils roux.
Un rauquement rien moins que tendre
Accompagne les dents mâchant
Et c’est plaisir que de l’entendre,
Cet hosannah vil et méchant :
« Chair entaillée et sang qui coule
Les héros ont du bon vraiment.
La faim repue et la soif soûle
Leur doivent bien ce compliment.
Ils allaient fiers, les jeunes hommes,
Calmes sous leur drapeau flottant,
Et plus forts que nous ne le sommes
Ils avaient l’air très doux pourtant.
Le fer terrible de leurs glaives
Luisait moins encor que leurs yeux
Où la candeur d’augustes rêves
Eclatait en regards joyeux.
Leurs cheveux que le vent fouette
Sous leurs casques battaient, pareils
Aux ailes de quelque mouette,

Pâles avec des tons vermeils.
Ils chantaient des choses hautaines !
Ça parlait de libres combats,
D’amour, de brisements de chaînes
Et de mauvais dieux mis à bas. -
Ils passèrent. Quand leur cohorte
Ne fut plus là-bas qu’un point bleu,
Nous nous arrangeâmes en sorte
De les suivre en nous risquant peu.
Enfin une nuit ces démons
Campèrent au fond d’une plaine
Entre des forêts et des monts.
Là nous les guettâmes à l’aise,
Car ils dormaient pour la plupart.
Nos yeux pareils à de la braise
Brillaient autour de leur rempart,
Et le bruit sec de nos dents blanches
Qu’attendaient des festins si beaux
Faisaient cliqueter dans les branches
Le bec avide des corbeaux.
L’aurore éclate. Une fanfare
Epouvantable met sur pied
La troupe entière qui s’effare.
Chacun s’équipe comme il sied.
Derrière les hautes futaies
Nous nous sommes dissimulés
Tandis que les prochaines haies
Cachent les corbeaux affolés.
Le soleil qui monte commence
À brûler. La terre a frémi.
Soudain une clameur immense
A retenti. C’est l’ennemi !

Sur ce, dans ses courroux épiques
La jeune bande s'avança,
Gaie et sereine sous les piques,
Et la bataille commença.
Ah, ce fut une chaude affaire :
Cris confus, choc d'armes, le tout
Pendant une journée entière
Sous l'ardeur rouge d'un ciel d'août.
Le soir. - Silence et calme. À peine
Un vague moribond tardif
Crachant sa douleur et sa haine
Dans un hoquet définitif.
La nuit tombe. Voici la lune !
Elle cache et montre à moitié
Sa face hypocrite comme une
Complice feignant la pitié.
Nous autres qu'un tel souci laisse
Et laissera toujours très cois,
Nous n'avons pas cette faiblesse,
Car la faim nous chasse du bois,
Et nous avons de quoi repaître
Cet impérial appétit,
Le champ de bataille sans maître
N'étant ni vide ni petit.
Or, sans plus perdre en phrases vaines
Dont quelque sot serait jaloux
Cette heure de grasses aubaines,
Buvons et mangeons, nous, les Loups ! »

Tu vois, petite, quand l'homme devient un loup pour l'homme, c'est sa chair qui nous nourrit… Vos guerres sont nos garde-manger ! Et quand par malheur la paix s'abat sur vos terres, alors c'est vers

notre race que vous retournez vos armes ! Certains d’entre vous prétendent même nous utiliser à des fins pharmaceutiques…

LE DOCTEUR : Pline, au livre vingt-cinquième de son histoire naturelle chapitre onzième, dit que le liniment des excréments du loup profite grandement aux yeux malades, et la cendre de ceux-ci mêlée avec du miel vaut contre les défluxions des yeux chassieux ou pleurants ; la griffe du loup est aussi singulière pour les en frotter. Les médecins, tant anciens que modernes, prisent beaucoup la graisse et l’axonge du loup ; ils ne font pas moins de cas de son foie desséché et mis en poudre, puis bu en plus ou moins grande quantité avec du vin tiède, pour les toux invétérées, et les foies abîmés. Pline fait aussi mention, que la poudre de la tête d’un loup guérit la douleur des dents. De même, dans les excréments ou laisse des loups se trouvent des os, lesquels appliqués aux dents, ont pareilles vertus. Il écrit aussi que le fiel du loup mêlé avec la graine du concombre sauvage, ou avec le jus de celle-ci, que les médecins appellent communément Elaterium, et lié sur le nombril de la personne, lui lâche le ventre, et que les os qu’on trouve dans la fiente du loup, qui n’auront point touché à terre, guérissent de la colique, liés et attachés au bras. Et au chapitre seizième dudit livre, il écrit que l’huile dans laquelle un loup ou renard aura été mis tout vif, et tellement bouilli, que la chair se puisse séparer des os, est un remède singulier pour la goutte ; et que l’œil droit du loup, salé et lié au bras, guérit les fièvres. Il dit encore au chapitre dix

huit, que le sein du loup amollit la matrice, et la dureté du foie, et en ôte la douleur. Même que si une femme en travail d'enfant mange de la chair du loup, ou bien que quelqu'un qui en aura mangé s'approche d'elle, lors qu'elle commencera à sentir le mal, cela lui donnera grand soulagement. Les dents du loup liées sur l'enfant, lui ôtent la peur qu'il a en dormant, et servent beaucoup à leur faire venir les dents. Aussi nous voyons que les Parisiens, pour cet effet, ont coutume de pendre au cou de leurs petits enfants nouveaux nés, des petits jouets qu'ils appellent hochets, faits d'argent, dans lesquels est emmanchée une grande dent de loup, à fin que les petits enfants en jouant, et portant ce hochet en leur bouche, en frottent leurs gencives : qui est cause que leurs dents sortent plus facilement, et avec moins de douleur. La peau du loup a même vertu, de laquelle aussi on se sert à fourrer manteaux, à fin d'être préservé de poux, punaises et autres vermines : car ces bestioles fuient la peau de loup comme le feu ; et si les chiens approchent d'elle, ne faudront à pisser dessus. Enfin, il est dit, dans le livre de Cléopâtre, que si la femme ne se délecte point avec son mari, il faut prendre la moelle du pied gauche d'un loup et la porter. Et alors, elle n'en aimera pas d'autre.

LE LOUP *(criant)* : Pourquoi ?! Hein ?! Pourquoi tant de haine, tant de douleur et d'injustice de la part des vôtres !

LE CHAPERON : C'est peut-être que…

LE LOUP : Tais-toi ! Tu ne sais pas, tu ne sais rien ! Va-t-en ! Tu es l'une des leurs, et j'ai par trop tendance à

l'oublier ! Va-t-en, te dis-je, avant qu'il soit trop tard !
Et que je ne te revois plus ! Jamais !
(Le Chaperon sort, piteuse et inquiète.)
L'homme, le massacreur antique des aïeux,
De ses enfants et de la royale femelle,
Qui versait le lait ardent de sa mamelle,
Hante, immuablement son rêve furieux.
Une braise rougit sa prunelle énergétique ;
Et, redressant ses poils raides comme des clous,
Il évoque, en hurlant, l'âme des anciens loups
Qui dorment dans la lune éclairante et magique.

NARRATEUR : Le petit Chaperon rouge s'en retourna donc chez sa mère. Ses jambes tremblaient, car Le Loup lui avait fait peur, et elle avait bien cru sa dernière heure venue. Mais quelque part, tout au fond d'elle-même, elle sentait son cœur se serrer…

LA MÈRE : Eh bien ! Comment se porte ta Mère-Grand, ce jour ?

LE CHAPERON : Elle reprend doucement du poil de la bête… Dites-moi, ma mère… Pourquoi les hommes sont-ils si méchants avec les loups ?

LA MÈRE : Les loups ne sont pas des animaux comme les autres. Ce sont des loups qui, dans la religion des contrées du Nord, doivent dévorer le monde lors du Ragnarök, la fin des temps… Viendra d'abord le Grand Hiver, pendant lequel la neige recouvrira le monde. Il gèlera comme jamais, et les tempêtes seront nombreuses et violentes, et le soleil se voilera. Trois hivers se succéderont ainsi sans aucun été entre eux. Trois autres encore se passeront, pendant

lesquels la guerre et la discorde se répandront sur le monde. Âges barbares, âges d'épée, âges de tempêtes, âge de loups ! Les frères tueront leurs frères, les pères leurs fils et les fils leurs pères et leurs autres parents. Le loup Skoll dévorera le Soleil, et les hommes se lamenteront. Hati, un autre loup, emportera l'astre de la nuit. Les étoiles s'évanouiront dans le ciel vide. La terre tremblera, les montagnes s'effondreront, les arbres seront arrachés, et tous les fers des prisonniers tomberont. Alors le loup géant Fenrir brisera la chaîne merveilleuse qui le retient depuis si longtemps. Il bondira et ouvrira une gueule énorme, touchant et la terre et le ciel de ses crocs. Un feu puissant brûlera dans ses yeux et son souffle. Odin lui-même, le roi des dieux, tombera sous ses coups et sera dévoré. Et bientôt, la terre entière sera consumée. Ce ne sont là que des légendes, certes, mais je te le dis, les loups sont créatures du Mal ! Une nuit, dans la forêt de Châteauroux, deux hommes, qui me l'ont raconté, virent passer sous bois, une grande bande de loups. Ils en furent très effrayés et montèrent sur un arbre, d'où ils virent ces animaux s'arrêter à la porte de la hutte d'un bûcheron. Ils l'entourèrent en poussant des hurlements effroyables. Le bûcheron sortit, leur parla dans une langue inconnue, se promena au milieu d'eux, après quoi ils se dispersèrent sans lui faire aucun mal. Ceci est une histoire de paysan. Mais deux personnes riches, ayant reçu de l'éducation, gens de beaucoup de sens et d'habileté dans les affaires, vivant dans le voisinage d'une forêt où elles chassaient fort souvent, m'ont juré, sur l'honneur, avoir vu, étant

ensemble, un vieux garde-forestier, de leur connaissance, s’arrêter à un carrefour écarté et faire des gestes bizarres. Ces deux personnes se cachèrent pour l’observer et virent treize loups, dont un énorme alla droit au charmeur et lui fit des caresses ; celui-ci siffla les autres, comme on siffle des chiens, et s’enfonça avec eux dans l’épaisseur du bois. Les deux témoins de cette scène étrange n’osèrent l’y suivre et se retirèrent aussi surpris qu’effrayés.

LE CHAPERON : Je sais qu’il y a des dompteurs d’animaux féroces. Y a-t-il des charmeurs d’animaux sauvages en liberté ?

LA MÈRE : Mais il ne s’agit ni de charmer, ni de dompter, petite sotte ! Il s’agit bel et bien d’agissements maléfiques… Outre que nombre de sorciers se servent des loups comme montures pour se rendre au sabbat, il y a pire encore ! As-tu seulement entendu parler des Versipelles, aussi appelés tourne-peaux ? Ce sont des lycanthropes, des loups qui ont l’apparence d’hommes, mais dont le poil est à l’intérieur… Et certaines nuits, à l’instigation du Diable, ils retournent leur peau et reprennent leur véritable apparence de loup. Le Diable fait ces transmutations en loup plus volontiers qu’en tout autre animal parce que le loup est dévorateur et, partant, il fait plus de maux que tout autre animal. De fait, on allègue des exemples de plusieurs personnes qui ont été assaillies par des loups qui avaient au devant des mains, et d’autres, au derrière des orteils et des pieds faits comme un homme. À Besançon, un

procès fut fait par l'Inquisiteur Jean Boin l'an 1521, au mois de décembre. Les accusés étaient Pierre Burgot et Michel Verdun, qui confessèrent avoir renoncé à Dieu et juré de servir le Diable. Et Michel Verdun mena Burgot au bord du Chastel Charlon, où chacun avait une chandelle de cire verte qui faisait une flamme bleue et obscure, et y firent des danses et des sacrifices au Diable. Puis après, s'étant oints, furent tournés en loups, courant d'une légèreté incroyable ; puis ils étaient changés en hommes, et souvent rechangés en loups, et s'accouplaient aux louves avec autant de plaisir qu'ils avaient l'habitude d'en avoir des femmes ; ils confessèrent aussi avoir tué un jeune garçon de sept ans avec leurs pattes et dents de loups, et une jeune fille cueillant des pois dans un jardin ; et que tous deux avaient encore mangé quatre filles. Puis il y a ce Gilles Garnier aussi…

LE CHAPERON : Gilles Garnier ?

LA MÈRE : Le tribunal de Dole le condamna pour des faits similaires à être brûlé tout vif, mais par une manœuvre extraordinaire, que d'aucuns qualifieraient à juste titre de diabolique, il parvint à s'échapper et nul ne sait aujourd'hui ce qu'il est advenu de lui.

NARRATEUR : Le petit Chaperon Rouge se garda bien de répondre quoi que ce soit, mais se promit, en son for intérieur, de s'informer sur ces êtres étranges, ces tourne-peaux. Aussi, puisque la journée n'était pas encore trop avancée, se rendit-elle à la bibliothèque du village, afin de fouiner parmi les grimoires…

5e TABLEAU : MANTEAU DE FOURRURE

NARRATEUR : Une nuit passa. Un nouveau jour parut. Une aube de deuil se levait, parmi les brumes couleur de suie qui étaient montées, là-bas, du fleuve lointain. Aussitôt levée et habillée, le Petit Chaperon embrassa sa mère avec chaleur et prit le chemin de la forêt, à la fois énervée d'impatience et oppressée par une peur inavouée. Elle avait confusément la prémonition d'événements prodigieux.

LE CHAPERON : Toc, toc !

LE LOUP : Tire ! tire…

NARRATEUR : Le Chaperon entra dans la salle où elle trouva une table magnifiquement servie, avec deux couverts. S'efforçant de paraître tranquille, elle se disait en elle-même :

LE CHAPERON : La Bête veut m'engraisser avant de me manger puisqu'elle me fait faire si bonne chère.

LE LOUP *(s'affairant devant les fourneaux, un tablier autour de la ceinture)* : Bonjour, Chaperon ! C'est gentil d'être revenue. Je tenais à m'excuser pour mon comportement d'hier. Bien sûr, tu n'es pour rien dans la folie des hommes, et leur haine à notre égard… Pour preuve ta présence ici même, malgré ma « réputation »… Alors pour me faire pardonner, je suis allé faire quelques courses ce matin, très tôt et je nous ai préparé sept petits chevreaux marinés, et si après tout ça tu as encore faim, j'ai mis la Mère Biquette dans le saloir. Mais avant que de nous régaler, que dirais-tu de nous conter quelque histoire apéritive ?

LE CHAPERON : Volontiers. D’autant que j’en sais de nouvelles, qui ne manqueront pas de vous étonner. Écoutez plutôt celle-ci : c’était il y a fort longtemps de cela, au temps où l’on parlait encore latin… À l’occasion d’un repas qu’il donnait, l’hôte de la maison dit à l’un des convives :

TRIMALCHION : D’ordinaire tu te montres plus aimable en société ; je ne sais pourquoi ce soir tu ne dis rien même à voix basse. Je t’en prie, si tu veux me faire plaisir, raconte-moi cette fameuse histoire qui t’est arrivée.

NICEROS : Que la fortune me passe sous le nez, si je ne suis pas au comble de la joie quand je te vois en cette humeur. Aussi, puissent les vins nous rendre gais, quand bien même il se pourrait que les distingués convives ici présents ne se moquent de moi. Nous verrons bien : quoi qu’il en soit, je vais dire mon histoire. Que me chaut qu’elle vous fasse sourire ? Il vaut mieux prêter à rire qu’être du côté des moqueurs. Alors que j’étais encore esclave, nous habitions, moi, mon maître et un locataire, dans une rue étroite, la maison qu’habite aujourd’hui Gavilla. Là, comme il plut aux dieux, je tombais amoureux de la femme de Terentius le cabaretier : vous la connaissez, Mélissa de Tarente, un joli petit lot pas farouche et aux rondeurs dansantes. Pour moi, ce n’était pas tant son corps ou les choses de l’amour qui me retenaient auprès d’elle, mais plutôt son excellente compagnie. Si je lui demandais quelque chose, elle ne me le refusait jamais. Gagnait-elle une pièce de bronze ? j’en avais la moitié. Je mettais tout

dans son giron et jamais elle ne m'a trompé. Son mari vint à mourir à la campagne. Je remuai donc ciel et terre pour la rejoindre, car, comme on dit, c'est dans l'adversité qu'on reconnaît ses amis. Par bonheur, mon maître était allé à Capoue pour se débarrasser de vieilles nippes. Moi, sautant sur l'occasion, je persuade notre locataire de faire un bout de chemin en ma compagnie. C'était un soldat, aussi fort et audacieux qu'un démon de l'enfer. Au premier chant du coq, nous levons le camp. La lune brillait comme le jour. Nous arrivons au cimetière, à la sortie de la ville ; mon gaillard commence à aller de-ci de-là, à tourner autour des tombes… Moi, je m'assieds en fredonnant et commence à compter les pierres tombales. Mais bientôt, comme je regarde mon compagnon, je le vois qui ôte ses vêtements et les dépose au bord de l'allée. Je crois ma dernière heure arrivée, je reste pétrifié comme un mort. Lui, il urine autour de ses vêtements et d'un seul coup il se transforme en loup. Ne pensez pas que je plaisante : je ne mentirai pas pour tout l'or du monde. Comme je vous le disais, tout de suite après s'être métamorphosé en loup, il commence à pousser des hurlements et s'enfuit dans la forêt. Moi, d'abord, je ne savais même plus où j'étais ; ensuite je m'approche pour ramasser ses vêtements : seulement voilà ! ceux-ci s'étaient changés en pierre. Si un homme devait mourir de terreur, c'était moi ! Néanmoins, je dégaine mon glaive et comme un fou, je frappe les ombres tout au long de la route jusqu'à ce que j'arrive à la maison de ma bien-aimée. J'entre, tel un fantôme, à demi mort, la sueur trempant mes

épaules, les yeux vitreux. Je me remets avec peine. Ma chère Mélissa d'abord s'étonne de me voir arriver si tard :

MÉLISSA : Si tu étais arrivé plus tôt, tu nous aurais été d'un grand secours ; car un loup est entré dans la maison et il a saigné tout le bétail comme un boucher. Cependant il ne doit pas rire, car même s'il s'est enfui, un de nos esclaves lui a percé la gorge d'un coup de lance.

NICEROS : À entendre ces mots, je ne peux fermer l'œil une minute… mais aussitôt le jour levé, je reprends la route de la maison de mon maître Gaius. Arrivé au lieu où les vêtements s'étaient changés en pierre, je ne trouve plus que du sang. Une fois à la maison, je vois mon soldat gisant sur son grabat, pareil à un gros bœuf. Un chirurgien soigne son cou. Je compris alors qu'il était un loup-garou. De cet instant, plutôt mourir que de partager mon pain avec lui. Vous pouvez bien penser ce que vous voulez ; pour ma part, si je vous mens, que vos bons génies me foudroient !

LE CHAPERON : Voilà. C'était l'histoire que raconta Niceros au banquet de Trimalchion.

LE LOUP : Étrange histoire, en vérité… Où donc es-tu allée pêcher que des hommes se pouvaient changer en loup et réciproquement ?

LE CHAPERON : Les histoires de loups-garous sont légions… La vieille Geneviève Jambette en racontait aux enfants du village, il y a longtemps…

GENEVIÈVE JAMBETTE : Mes petits enfants, il faut aller à confesse et faire ses pâques. Celui qui est sept ans sans faire ses pâques court le loup-garou.

LE LOUP : Sottises !

LE CHAPERON : Mais est-ce qu'il y a des chrétiens qui restent sept ans sans communier à Pâques ?

GENEVIÈVE JAMBETTE : Oui, il y en a, malheureusement. Ils sont rares, mais il y en a. Et si le monde continue comme il est parti, dans cinquante ans, ça ne sera pas drôle. On ne rencontrera que des loups-garous, la nuit.

LE LOUP : Fariboles !

LE CHAPERON : Est-ce que c'est malin, un loup-garou?

GENEVIÈVE JAMBETTE : C'est effrayant. Ça ressemble à un autre loup, mais ce n'est pas pareil. Les yeux sont comme des charbons ardents, les poils sont raides, les oreilles se dressent comme des cornes, la queue est longue.

LE LOUP : Balivernes !

GENEVIÈVE JAMBETTE : Ils rôdent, cherchant qui les délivrera.

LE CHAPERON : Les délivrer ? Comment ?

GENEVIÈVE JAMBETTE : Il faut leur tirer du sang. Une goutte suffirait.

LE LOUP : Sornettes !

LE CHAPERON : Et si on tuait le loup-garou?

GENEVIÈVE JAMBETTE : On tuerait le chrétien.

LE LOUP : Billevesées !

LE CHAPERON : Pendant le jour, où se cachent-ils, les loups-garous?

GENEVIÈVE JAMBETTE : Le jour, ils reprennent leur forme humaine. On ne les distingue point des autres hommes. Au premier coup de minuit la métamorphose commence, et elle dure jusqu'à la première blancheur de la barre du jour.

LE LOUP : Calembredaines que tout cela ! Nous ferions mieux de passer à table.

LE CHAPERON : Vous êtes le maître, ici.

LE LOUP : Non, il n'y a ici de maîtresse que toi. Tu n'as qu'à me dire de m'en aller si je t'ennuie ; je sortirai tout de suite.

LE CHAPERON : Vous ne m'ennuyez pas.

LE LOUP : Dis-moi, n'est-ce pas que tu me trouves bien laid ?

LE CHAPERON : Cela est vrai, car je ne sais pas mentir ; mais je crois que vous êtes fort bon.

LE LOUP : Tu as raison. Mais outre que je suis laid, je n'ai point d'esprit : je sais bien que je ne suis qu'une Bête.

LE CHAPERON : On n'est pas bête, quand on croit n'avoir point d'esprit. Un sot n'a jamais su cela.

LE LOUP : Mange donc, car tout ceci est à toi, et j'aurais du chagrin si tu n'étais pas contente.

LE CHAPERON : Vous avez bien de la bonté. Je vous assure que je suis contente de votre cœur. Quand j'y pense,

vous ne me paraissez plus si laid.

LE LOUP : Oh ! dame, oui ! J’ai le cœur bon, mais je suis un monstre.

LE CHAPERON : Il y a bien des hommes qui sont plus monstres que vous, et je vous aime mieux avec votre figure que ceux qui, avec la figure d’homme, cachent un cœur faux, corrompu, ingrat.

LE LOUP : Si j’avais de l’esprit, je te ferais un grand compliment pour te remercier ; mais je suis un stupide, et tout ce que je puis te dire, c’est que je te suis bien obligé.

NARRATEUR : Le chaperon mangea de bon appétit. Elle n’avait presque plus peur du monstre, mais elle manqua mourir de frayeur lorsqu’il lui dit :

LE LOUP : Chaperon, veux-tu être ma femme ?

NARRATEUR : Elle fut quelque temps sans répondre : elle avait peur d’exciter la colère du monstre en refusant sa proposition. Elle lui dit enfin en tremblant :

LE CHAPERON : Non, Monsieur Le Loup.

NARRATEUR : Dans le moment, ce pauvre monstre voulut soupirer et il fit un sifflement si épouvantable que toute la maison en retentit ; mais le Chaperon fut bientôt rassurée, car le Loup, lui ayant dit tristement :

LE LOUP : Adieu donc, Chaperon.

NARRATEUR : sortit de la pièce en se retournant de temps en temps pour la regarder encore. Le Chaperon, se voyant seule, sentit une grande compassion pour cette pauvre Bête.

LE CHAPERON : Hélas ! c’est bien dommage qu’elle soit si laide, elle est si bonne !

NARRATEUR : Mais sans doute prise de remords, le Chaperon rattrapa Le Loup au moment où il s’apprêtait à regagner les bois.

LE CHAPERON : Attendez, Monsieur Le Loup ! Gilles !

NARRATEUR : S’entendant appeler « Gilles », Le Loup s’arrêta.

LE LOUP : Tu te souviens donc de mon prénom ?

LE CHAPERON : Je pense même connaître votre nom, bien que vous ne me l’ayez jamais dit…

LE LOUP : Si tel est le cas, tu sais donc ce que je suis. Et je comprends que tu ne veuilles pas de moi.

LE CHAPERON : Vous me chagrinez, Monsieur Le Loup… Gilles. Je voudrais pouvoir vous épouser, mais je suis trop sincère pour vous faire croire que cela arrivera jamais : je serai toujours votre amie ; tâchez de vous contenter de cela.

LE LOUP : Il le faut bien. Je me rends justice ! Je sais que je suis horrible, mais je t’aime beaucoup. Aussi, je suis trop heureux de ce que tu veuilles bien continuer de me voir. Voici trois jours maintenant que tu me visites et me contes de bien belles histoires. Voilà pourquoi j’ai cru… un instant… mais je comprends et ne t’en veux point…

LE CHAPERON : Aussi a-t-on déjà vu un loup et une fille ensemble ? Et qu’en dirait-on de par le monde ?

LE LOUP : N’est-ce donc que cela qui te retient ? Le « qu’en

dira-t-on » ?

LE CHAPERON : Non point… Mais nous sommes par trop différents…

LE LOUP : Et s'il existait un moyen de gommer cette différence qui nous sépare, s'il existait un moyen pour que je trouve grâce à tes yeux, réviserais-tu ton jugement ?

LE CHAPERON : Je ne sais… Ce moyen existe-t-il seulement ?

LE LOUP : Il existe bel et bien. *(se rapprochant du Chaperon)* Reste avec moi jusqu'au coucher du soleil et tu le connaîtras. Ou sinon, considère nos adieux comme définitifs. Le veux-tu ?

LE CHAPERON : Je le veux.

Ils s'embrassent. NOIR.

NARRATEUR : Une nuit passa. Un jour nouveau parut. Le lendemain matin, la mère du Petit Chaperon Rouge alerta le village : son enfant n'était pas rentrée de la nuit. Un groupe d'hommes se dépêcha jusqu'à la maison de la Mère-Grand. Lorsqu'ils revinrent au village, leurs visages étaient pâles et défaits. Ils n'avaient trouvé personne là-bas, ni Mère-Grand, ni Chaperon… Mais sur le sol, devant la porte d'entrée de la maison, il y avait le si joli manteau rouge que la petite fille affectionnait tant… et tout autour, de nombreuses traces de pattes de loups… d'un couple de loups.

LE LOUP : On voit ici que les jeunes filles
Belles, bien faites, et gentilles,

Font très mal d’écouter certaines gens
Qui les préviennent contre ceux qui sont différents ;
Et bien souvent elles feraient mieux
De prêter attention à leur cœur amoureux
Et de préférer à la bouche du Tartuffe
Le museau du Loup et sa truffe.

NOIR.

Salut en chanson sur
« J’ai vu le loup, le renard et la belette »
(air du Dies Iræ grégorien).

J’ai vu le loup, le renard, la belette
J’ai vu le loup, le renard cheuler
C’est moi-même qui les ai rebeuillés
J’ai vu le loup, le renard, la belette
C’est moi-même qui les ai rebeuillés
J’ai vu le loup, le renard cheuler

J’ai ouï le loup, le renard, la belette
J’ai ouï le loup, le renard chanter
C’est moi-même qui les ai rechignés
J’ai ouï le loup, le renard, la belette
C’est moi-même qui les ai rechignés
J’ai ouï le loup, le renard chanter

J’ai vu le loup, le renard, la belette
J’ai vu le loup, le renard danser
C’est moi-même qui les ai revirés
J’ai vu le loup, le renard, la belette
C’est moi-même qui les ai revirés
J’ai vu le loup, le renard danser

ŒUVRES & AUTEURS UTILISÉS POUR L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

Sauf indication, les éventuelles traductions et adaptations des textes ont été faites par Hervé Loth.

En gras : textes retranscrits en totalité ou en partie dans la pièce

En italique : textes dont il est simplement fait référence, sans qu'il en soit donné extrait

- **Arrêt Mémorable de la Cour du Parlement de Dole, du dix-huitième jour de janvier mille cinq cent septante trois** (1573)
- **Le Petit Chaperon Rouge** dans les versions de Charles Perrault (1697), de Jacob et Wilhelm Grimm (1812) et dans des variantes populaires diverses
- **Le Loup et l'Agneau** de Jean de La Fontaine (1668)
- **Les Mille et Une Nuits**, dans une traduction d'Antoine Galland (1704)
- **Promenons-nous dans les Bois** (chanson populaire)
- **Histoire Naturelle des Animaux** de Georges-Louis Leclerc de Buffon (1767)
- *Les Trois Petits Cochons (conte populaire)*
- **Maximes et proverbes divers**
- **La Mort du Loup** d'Alfred de Vigny (1864)
- *Le Roman de Renart*
- **La Petite Chèvre de Monsieur Seguin** de Paul Arène et Alphonse Daudet (1870)
- **Le Loup et le Chien** de Jean de La Fontaine (1668)
- **Les Loups** de Paul Verlaine (1884)
- **La Chasse du Loup, nécessaire à la Maison rustique en laquelle est contenue la Nature des Loups, & la Manière de les prendre, tant par**

Chiens, Filets, Pièges, qu'autres Instruments de Jean de Clamorgan (1561)

- **Le Grand Albert des Secrets des Vertus des Herbes, Pierres et Bêtes** d'Albrecht von Bollstädt, dit Saint Albert le Grand (1270)
- **L'Incantation du Loup** de Charles Marie René Leconte de Lisle (1884)
- **L'Edda** de Snorri Sturluson (1220), d'après diverses traductions dont celle de Paul-Henri Mallet (1756)
- **Le Meneu' de Loups** d'Amantine Aurore Lucile Dupin, dite George Sand (1877)
- **Tableau de l'Inconstance des Mauvais Anges et Démons, où il est amplement traité des Sorciers et de la Sorcellerie** de Pierre de Lancre (1612)
- **Le Fléau des Démons et Sorciers** de Jean Bodin (1579)
- **La Belle et la Bête** de Jeanne-Marie Leprince de Beaumont (1757)
- *Le Loup et les Sept Cabris de Jacob et Wilhelm Grimm*
- **Le Satyricon** de Titus Petronius Arbiter, dit Pétrone (1er siècle après J.C.)
- **Le Loup-Garou** de Pamphyle Lemay (1898)
- **J'ai vu le Loup, le Renard et la Belette** (chanson populaire)